

téristique pour Batty Weber. Rien de tel dans «*Die Schwalben*» de Charles Mersch. Si l'intérêt de l'auteur du «*Zugvogel*» est suscité par une belle jeune fille, son ami, lui, si déshérité par la nature, se penche sur un nid de jeunes oiseaux que le froid nocturne va faire mourir.

Pour fortifier une santé chancelante, Charles Mersch, en août 1884, essaya les effets des eaux de Munster-am-Stein, puis alla respirer l'air fortifiant de la Mer du Nord. Il en rapporta — avec peu d'espoir pour son état — un médiocre «*Rotenfels*» et les mélancoliques «*Lieder von der Nordsee*» (Luxemburger Land, pp. 529, 545 et 561).

L'inauguration du monument de Guillaume II\*) (5/11/1884), fournit à Charles Mersch l'occasion de publier dans le numéro jubilaire de «*Das Luxemburger Land*» la poésie «*Zuversicht*» qui vaut d'autres poèmes de circonstance et est bien supérieure au lourd et obséquieux «*Oranien Heil*» et au quelconque «*Festlied*» du numéro spécial de «*L'Illustration*».

Si certaines poésies de Mersch méritent d'être sauvées de l'oubli, il n'en est pas question pour ces nouvelles du genre émotif: «*Der Spittler*» (Luxemburger Land 1883, p. 332), «*Im Tode vereint*» (idem, p. 634), «*Die Blumenhändlerin*» (idem 1884, p. 125), «*Die Wahnsinnige*» (idem, p. 604).

Quant à «*Allerseelen*» (idem 1883, p. 609), «*Sankt Nikolaus*» (idem, p. 673), «*Neujahr*» (idem 1884, p. 1), «*Der Weg zum Paradies*» (idem, p. 44) (traduction libre du français), et «*Der Orangenmönch*» (idem, p. 318), ce sont des histoires sentimentales mais qui laissent percer la bonté naturelle et la profonde religiosité de l'auteur.

Lorsqu'en 1883 parut le «*Sagenschatz des Luxemburger Landes*» de N. Gredt on y releva deux contes de la plume de Mersch: «*Der Geist zwischen Vichten und Bissen*» (p. 410) et «*Das Märchen von dem Hirtenknaben und dem Muttergottesbildchen*» (p. 477).

A mon avis le couronnement de l'activité de Charles Mersch fut la continuation de «*Das Luxemburger Land*, Organ für vaterländische Geschichte, Kunst und Literatur», fondé par son ami J.N. Moes et aux destinées duquel Mersch fut intimement lié.

Depuis octobre 1882 Moes en était le seul directeur et rédacteur. Mais lorsque la revue périclita, Charles Mersch en assumait la direction (1/7/1883). Grâce à l'intervention administrative et pécuniaire du nouveau directeur, la sympathique publication sut cristalliser les dernières tendances de notre romantisme littéraire et maintenir sa place honorable dans l'histoire de notre vie intellectuelle. Lorsque Moes entra au «*Freie Wort*», Mersch cumula la direction et la rédaction du «*Luxemburger Land*».

Parmi les collaborateurs de la revue, on cite, outre Mersch et Moes (pseudonymes: Jehan Latour et Jan van Wyler), Michel Lentz, H.A. Reuland, l'abbé Jacques Prott, Nic. van Werveke et Batty Weber.<sup>11)</sup>

\*) Le numéro 42 du «*Luxemburger Land*» contient, de la plume de Mersch, une relation de la visite que le roi grand-duc rendit au Grand-Duché en 1841. Mersch dit bien qu'il s'agit en l'occurrence d'une traduction libre d'une publication parue en 1841 en français (et, ajoutons-nous, ayant pour auteur M. L. SCHROBILGEN, v. fasc. I).